CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), Concert de clôture du 5ème Festival de Musica dos Capuchos (Parc de la Paix), le 22 juin 2025. ROSSINI / BRAHMS / DVORAK. Orchestre Métropolitain de Lisbonne, Pedro Neves (direction)

Après les émotions du concert d'ouverture (*avec la phalange suédoise Musica Vitae dirigée par Benjamin Schmid*), en mai dernier, le Festival dos Capuchos a offert un concert de clôture tout simplement grandiose. Pour la première fois de son histoire, le festival a déplacé sa magie symphonique dans l'écrin de verdure du majestueux Parque da Paz, le plus grand parc urbain (50 hectares !) de la municipalité d'Almada. Une initiative audacieuse couronnée d'un succès populaire retentissant, réunissant plus de 5000 mélomanes et curieux sous un ciel estival clément.

L'ambiance et la ferveur était palpable dès avant les premières notes. Le directeur artistique du festival, **Felipe Pinto-Ribeiro** a chaleureusement accueilli le public,

soulignant la symbolique de ce concert historique dans ce havre de paix urbain. La présidente de la mairie d'Almada, **Inês de Medeiros,** a ensuite pris la parole, exprimant sa fierté d'accueillir un événement d'une telle envergure et réaffirmant l'engagement de la ville en faveur de la culture accessible à tous. Ces mots, empreints d'enthousiasme et de vision, ont parfaitement préparé le terrain pour la musique à venir.

Sous la direction énergique et précise du jeune chef portugais **Pedro Neves,** son directeur musical, l'**Orchestre Métropolitain de Lisbonne** (protégé sous une grande tente) a immédiatement captivé l'immense auditoire avec l'*Ouverture* de *Guillaume Tell* de **Gioachino Rossini**. Dès l'évocation poétique de l'aube alpine (les violoncelles d'une sérénité remarquable), jusqu'à la célébrissime chevauchée finale, l'orchestre a démontré une cohésion et une vitalité exemplaires. Neves a parfaitement dosé les contrastes dynamiques et les changements de *tempo,* restituant toute la dramaturgie et la virtuosité orchestrale de ce chef-d'œuvre rossinien.

Le programme a ensuite pris une tournure plus dansante avec deux *Danses Hongroises* de **Johannes Brahms** (les n°5 et n°6, cette dernière dans l'orchestration rutilante d'Albert Parlow). Le n°5, si familier, a swingué avec un lyrisme généreux et un sens du *rubato* parfaitement maîtrisé. Le n°6, plus véloce et incisif, a permis aux cordes de briller par leur agilité et aux cuivres de montrer leur éclat sans rudesse. L'OML a savoureusement restitué les couleurs tziganes et le caractère improvisé de ces pièces, sous les applaudissements nourris du public.

Mais le cœur de la soirée était sans conteste la monumentale *Symphonie n°9 » Du Nouveau Monde «* **d'Antonín Dvořák**. Pedro Neves et son orchestre en réalisent une lecture d'une grande maturité et d'une profonde émotion. Dès le mouvement initial (*Adagio – Allegro molto*), la puissance maîtrisée et la clarté des lignes ont impressionné. Le célèbre *Largo (« Going Home »)*

a été un moment de pure grâce : le cor anglais (mention spéciale au soliste) a déployé une mélodie d'une poignante beauté, soutenu par des cordes d'une douceur et d'une plénitude remarquables. Le *Scherzo (Molto vivace)* a fait preuve d'une énergie folle et d'une précision rythmique électrisante, tandis que le *Finale (Allegro con fuoco)* a déchaîné toute la puissance et la richesse de l'orchestre, dans une construction dramatique implacable menée de main de maître par Neves. L'interprétation, tout en respectant la structure classique, a su insuffler une vitalité et une fraîcheur communicatives, soulignant à la fois les échos de la musique tchèque et les influences américaines perçues par Dvořák.

L'ovation debout, immédiate, tonitruante et prolongée, fut à la mesure de l'émotion partagée. Le public, transporté, n'avait nullement envie de quitter ce parc envoûté par la musique. En réponse à cette ferveur, **Pedro Neves** et **l'Orchestre Métropolitain** ont offert un bis parfaitement choisi : la *Marche de Radetzky* de **Johann Strauss père**. Ce tube viennois, lancé avec panache par les percussions, a été de suite repris en cœur par un public ravi (Neves encourageant les battements de mains avec un sourire). Bref, une conclusion festive, joyeuse et profondément unificatrice, dans la plus pure tradition des concerts en plein air et une véritable fête de la musique sous les étoiles d'Almada.

Un triomphe qui promet un bel avenir aux éditions à venir du *Festival dos Capuchos* !

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), Concert de clôture du 5ème Festival de Musica dos Capuchos (Parc de la Paix), le 22

juin 2025. ROSSINI / BRAHMS / DVORAK. Orchestre Métropolitain de Lisbonne, Pedro Neves (direction). Crédit photo © Andreia Carvalho

---

CRITIQUE, opéra. ALMADA, Teatro Joaquim Benite, le 2 juin 2024. P. Glass : In the penal Colony. André Henriques (baryton) et Frederico Projecto (ténor). Miguel Loureiro (MeS) / Martim Sousa Tavares (direction musicale).

Au lendemain d'un pur moment de magie pianistique, grâce à la grande Elisabeth Leonskaja, changement de lieu et d'univers au 4ème Festival de Musica dos Capuchos – où le festival quitte son lieu historique (le Couvent des Capucins) pour le très confortable Teatro Joaquim Benite (le principal lieu culturel de la ville d'Almada), et met à son

affiche un spectacle lyrique, première incursion dans le genre pour le jeune festival (repris en 2021 par Filipe Pinto Ribeiro après des années de désuétude).



Et le choix du brillant pianiste et directeur de festivals s'est porté sur le rare ***In the penal colony*** (“*Dans la colonie pénitentiaire*”) de **Philip Glass**, opéra de chambre pour cinq musiciens (2 violons, un alto, un violoncelle et une contrebasse) et deux chanteurs (+ deux acteurs), créé en 2000 à Seattle, d'après la nouvelle éponyme de **Franz Kafka** (et sur un livret de **Rudy Wurlitzer**). L'histoire narre l'arrivée d'un Visiteur (nous ?…) dans une colonie pénitentiaire pour assister à une procédure d'exécution. Quand bien même il désapprouve la méthode employée pour le châtiment, il se cache

derrière une neutralité imposée par ses repères personnels, au nom des traditions en vigueur dans cette colonie. Dès lors, il ne sent pas le droit d'intervenir contre le barbarisme qui le choque pourtant, car le condamné doit être exécuté dans une machine infernale qui écrira sur son corps la loi qu'il a violée. Une grande aiguille pénétrera l'épiderme alors qu'une petite aiguille giclera de l'eau pour laver le sang et qu'ainsi la lecture de l'article de loi reste clairement lisible. C'est l'Officier en charge qui décrit la machine au visiteur, visiteur auquel le public s'identifie peu à peu. Alors que tout est prêt pour l'exécution, la machine se détraque. On croit à la délivrance, mais l'absurde sens du devoir de l'officier le pousse au suicide, se débarassant à son tour de tous ses vêtements avant de se sacrifier lui-même en entrant dans la machine qui va commencer sa rotation mortelle, arrachant au malheureux des hurlements déchirants. C'est toute l'absurdité de ces incarcérations inhumaines et arbitraires qui est ici dénoncé, laissant un goût amer dans l'esprit des spectateurs, car elles sont surtout révélatrices de nos impuissances, voire de nos lâchetés face à la cruauté humaine.



Le metteur en scène portugais **Miguel Loureiro** (comme tout le reste de l'équipe artistique, pour cette production de la compagnie "O Rumo do Fumo") signe ici un travail à la fois respectueux et efficace, très exigeant pour les chanteurs et plus encore pour les comédiens qui doivent "payer de leur personne, à l'instar du Prisonnier (**Paulo Quedas**), victime de brutalité assez insoutenable de la part de son Geôlier (**Frederico Oliveira**), qu'il met à nu, au sens propre, pour renforcer l'humiliation et le dénuement de sa victime. Le seul vrai souci, c'est la machine, composée de quelques échafaudages et bâches de plastique, en rien impressionnante

pour le coup – même si elle se veut surtout “métaphorique”. On ne s’en explique ainsi le fonctionnement que grâce à une solide imagination qui remet en forme les détails – tour à tour techniques et poétiques – fournis par l’Officier, le glaçant baryton **André Henriques**, qui incarne sa partie avec une sincérité faisant se hérisser les cheveux sur la tête lorsqu’il raconte les détails d’une exécution. Le baryton évoque d’autres fort belles partitions de Glass, tandis que le second rôle est celui du Visiteur/Voyageur, observateur supposé impartial venu assister à une exécution pour faire un rapport au nouveau Commandant de la Colonie, qui s’oppose aux méthodes de l’Officier. Ce dernier est interprété par le ténor **Frederico Projecto** dont le chant est plus inégal que son collègue, d’un tout autre aplomb vocal et scénique. Et si la sonorisation (les deux chanteurs portent des micros…) amplifie les qualités vocales du premier, à commencer par son très beau timbre, elle met en revanche surtout en avant les défauts du second, dont la voix se dé-timbre dans le registre aigu, quand il ne s’y étouffe pas…

La musique répétitive de **Philip Glass** est superbement jouée par un très beau quintette à cordes (**Malu Santos, Frederico Oliveira, Inês Barros, Pedro Serra e Silva, Miguel, Menezes** – placés sous la battue **Martim Sousa Tavares**), et a la particularité de sembler singulièrement “extérieure” à l’ambiance extrêmement lourde et mortifère du livret. Elle paraît ainsi aussi “neutre” que la neutralité du Visiteur. Aucun accent exagérément noir, ou chargé de clichés expressionnistes. La musique de Glass égrène ses accords et ses rythmes comme si elle voulait décrire un monde indifférent à l’horreur que Kafka décrit. Pourtant, cette apparente nonchalance cache tout le poids du drame. Peu à peu, elle devient oppressante, s’immisçant dans le spectateur qui retient finalement son souffle dans le secret espoir de ne pas être témoin de ce qui se prépare…

Une superbe découverte à mettre au crédit de **Filipe Pinto-**

Ribeiro et son F**estival de Musica de Capuchos** !

_____

CRITIQUE, opéra. ALMADA, Teatro Joaquim Benite, le 2 juin 2024. P. Glass : In the penal Colony. André Henriques & Frederico Projecto. Miguel Loureiro (MeS) / Martim Sousa Tavares (direction musicale). Photos (c) Rita Carmo.

VIDEO : Trailer de « In the penal colony » à l'Opéra d'Oslo (2022)

CRITIQUE, festival. ALMADA, 4ème Festival de Musica dos Capuchos, le 1er juin 2024. MOZART / WEBERN / SCHUBERT / BEETHOVEN. Elisabeth LEONSKAJA (piano).

Pour sa 4ème édition, le Festival de Musica dos

Capuchos à Almada au Portugal (de l'autre côté du Tage, en face de Lisbonne) monte toujours plus en puissance et gagne en notoriété et en rayonnement avec la venue d'ensembles et d'artistes de renommée internationale, grâce à l'enthousiasme de son infatigable directeur artistique, Filipe Pinto-Ribeiro. Et c'était le cas du concert d'ouverture (le 29 mai) qui mettait à l'affiche la jeune phalange symphonique française (fondée en 2020 par le violoncelliste Victor Julien-Laferrière), l'Orchestre Consuelo (dans des *Symphonies* beethovéniennes), tandis que jusqu'au 21 juin se produiront des orchestres ou des artistes de l'envergure de l'Ensemble Paganini de Vienne (le 7/6), le pianiste ukrainien Roman Fediurko (le 15/6), l'Orchestre de Chambre de Berlin (le 16/6), ou encore le DSCH – Schostakovich Ensemble (le 21/6)… et pour la première fois au festival, un opéra (de chambre) de Philipp Glass : "*In the penal colony*" (nous y reviendrons).



Et le 1er juin – dans le lieu “historique” du festival, à savoir la **Grande salle du Couvent des Capuçins** (Covento dos Capuchos), d’une capacité cependant limité à 200 places/personnes (mais parfaite pour son acoustique comme sa proximité avec les artistes) -, c’est l’immense pianiste russo-autrichienne (né en 1944 en Géorgie) **Elisabeth Leonskaja** que nous avons eu la chance et le bonheur d’entendre en récital, dans un lieu autrement intime que le Grand-Théâtre de Provence deux mois plus tôt (dans un programme 100 % Schubert). Comme dans la cité provençale, c’est d’un pas plein d’allant qu’elle se dirige vers son piano, attaquant la *18ème Sonate pour piano* en ré majeur (KV 576) de **W. A. Mozart** sitôt assise sur son tabouret, et sans attendre la fin des discussions d’un public portugais pas toujours très respectueux (ou au fait…) des “règles” qui s’appliquent aux salles de concert…

La dernière sonate composée par le génie de Salzbourg permet de goûter l’un de ses pages radieuses, tout en réunissant par

ailleurs les qualités digitales de la pianiste. Le dialogue constant entre les différents caractères est soutenu par un *cantabile* nerveux qui s'épanouit avec panache et un véritable sens du théâtre, mais à la gaieté apparente, à laquelle se joint parfois une pointe d'humour et de facétie, apparaît également sous les doigts de la pianiste une couleur plus dramatique. Elle enchaîne sans transition avec *Les Variations* op. 27 d'**Anton Webern**, quand bien même si éloignées dans le temps comme en esprit, par rapport à la pièce précédente. Cette œuvre singulière, dont l'écriture sérielle donne parfois lieu à une lecture abstraite et sèche, Leonskaja elle la comprend, l'incarne, la rend expressive et colorée, et surtout nous la fait comprendre et aimer. Elle devient sous ses doigts primesautiers merveilleusement chantante, poétique, et spirituelle, notamment dans un début du troisième mouvement particulièrement "dansant". C'est ensuite à sa passion pour **Franz Schubert** qu'elle s'adonne, avec une exécution de son *Klavierstücke* D 946 – qui célèbre l'idylle privée et un certain plaisir de vivre. Impromptue, vive et mordante, cette pièce en trois mouvements est rendue de manière incisive, mais aussi une certaine légèreté, parfois aérienne et là encore dansante…

L'entracte n'est pas de trop pour laisser le temps de reprendre ses esprits, et après la pause, c'est à la dernière *Sonate* de **Ludwig van Beethoven** (la *32ème*, opus 111) que la grande Dame du piano s'attèle. Elle débute par un *Maestoso* assombri par la pédale et le doigté relativement "martelé" de la pianiste, avant un flot d'arpèges, rapidement coupé dans son élan… pour être relancé encore plus vite. Le traitement des variations du deuxième mouvement clôt avec une intelligence rare ce concert, auquel s'ajoutent deux *bis* de **Claude Debussy**, le prélude "*Feux d'Artifices*" et "La plus que lente", qui est comme un moment d'éternité que l'on emportera pour longtemps avec soi…

Puissent les pianistes de vingt ans s'inspirer de cette

Légende vivante du piano, et conserver à sa suite l'authentique jeunesse : c'est toute la postérité que l'on souhaite à Mme Elisabeth Leonskaja… que l'on espère entendre encore long tellement le temps ne semble d'aucune prise sur elle !

CRITIQUE, festival. ALMADA, 4ème Festival de Musica dos Capuchos, le 1er juin 2024. MOZART / WEBERN / SCHUBERT / BEETHOVEN. Elisabeth LEONSKAJA (piano). Photos (c) Rita Carmo.

VIDEO : Elisabeth Leonskaja interprète les 3 dernières Sonates pour piano de Beethoven